

La femme du dimanche

Rendez-vous est pris fin juillet dans le vieux Montpellier, à proximité d'une librairie de voyage où la demoiselle doit venir dédicacer son livre. On pourrait être un peu inquiet : Sarah Gysler arrive du village du Caylar, en bordure du Larzac, à 70 kilomètres de là, où se tient le Festival du Roc Castel voué à l'« éloge du voyage lent ». Et elle a indiqué qu'elle viendrait « soit en bus, soit en stop si [elle se sent] inspirée ». Une précision qu'elle a fournie par e-mail, sachant qu'elle n'a pas de téléphone.

En fait, elle est là parfaitement à l'heure, déposée par un Montpellierain rencontré sur le réseau d'hébergement gratuit CouchSurfing. Elle l'a invité au festival, il la véhicule et la loge. Équitable.

Elle n'a pas de téléphone mais elle a des tatouages, une vingtaine. Dont un sur la cuisse gauche qui proclame crânement : « T'es une fille et t'as pas de tattoo ? Non mais allo quoi ». Sarah Gysler, 24 ans, est une originale. Sur son bras, une autre inscription bleutée, moins frivole, mi-bravache mi-fataliste : « Et puis au pire, on meurt ». Cet axiome est une clé pour décoder son parcours. Afin de devenir elle-même, la jeune globe-trotteuse suisse s'est débarrassée de la peur. D'abord, parce qu'elle n'avait à peu près rien à perdre. Ensuite, parce qu'elle a senti que la crainte était un fardeau qui l'empêcherait de tracer son chemin. Elle s'est répété comme un mantra cette phrase lue dans un méchant bouquin de psycho : « Seules 8 % de nos peurs sont fondées. » C'est rien, 8 %. Et puis au pire, donc, on meurt. Ce n'est pas plus redoutable que de vivre mal.

Ses origines destinaient Sarah à une existence terne, étriquée, subie. Naissance « au milieu des années nonante » à Lausanne dans un environnement modeste, père suisse un peu perché, frappé d'impotence quand elle a eu 7 ans, mère algérienne hyperactive aux manières de dragon, tous deux facteurs et bientôt divorcés. Elle, qui a « grandi de traviole » dans cette famille décomposée, se cherche, fait les quatre cents coups et l'école buissonnière, jusqu'à ce qu'un conseiller d'orientation semblant tout droit sorti d'un film de Terry Gilliam scelle son avenir : Sarah sera « employée de commerce », comme on euphémise en Suisse pour désigner les secrétaires, et devra s'en estimer chanceuse.

Pendant trois ans, la jeune fille se résout à ce destin qui lui est assigné et pour-tant la désespère. Jusqu'au jour d'août 2012 où elle envoie tout promener. « Je n'arrivais pas à me dire que ce serait ça ma vie, résumée-t-elle avec son léger et délicieux accent vaudois. Je n'y trouvais vraiment aucun sens. Je crois que je serais morte si j'avais continué. » Démission, violente dispute, départ du foyer maternel avec 288,35 francs suisses en poche. Deux ans de zone.



Étonnante voyageuse

La jeune Suisse a fui une adolescence difficile en faisant le tour du monde, en stop et sans argent. Une expérience initiatique qu'elle raconte dans un livre inspiré

Puis, à 20 ans, l'appel du large. Le top départ est romanesque à souhait : « J'ai fait tourner un globe terrestre, fermé les yeux et posé l'index. C'est tombé sur la Laponie. J'ai décidé de partir pour le cap Nord. »

En mai 2015, elle prend ainsi la route, seule, en auto-stop, sans un sou. Révélation. « J'étais sans filet, écrit-elle, livrée à moi-même, profondément et immensément libre. C'en était presque indécent. » Mille

péripiétés et autant de rencontres picaresques rythment son road-trip jusqu'à la pointe septentrionale de la Norvège, qu'elle atteint cachée « dans le coffre de deux Finlandais bourrés » faute de pouvoir payer les 270 couronnes de ticket d'entrée sur le site.

À peine rentrée, la voilà repartie. Direction le lac Baïkal, cette fois, par le Transsibérien. Puis cap sur les Philippines. Et vers la Colombie, en bateau-stop. La jeune Suisse n'en fait qu'à sa tête. Ça tombe bien, elle a plutôt de jolies idées. Pour se nourrir,

elle fait les poubelles des marchés ; pour se reposer, se fait oublier sur les banquettes des fast-foods ; et découvre que le monde, qu'on lui a décrit comme revêche et dangereux, se révèle fraternel et généreux si l'on sait l'aborder.

Sur Internet, lorsqu'elle décide de livrer ses pérégrinations en partage, elle se surnomme « l'aventurière fauchée ». Au fil de ses périple, des dizaines de milliers de personnes se mettent à suivre ses récits de voyage étonnants,

Sarah Gysler à Montpellier fin juillet.
CAMILLE SONALLY POUR LE JDD

drôles, émouvants, graves parfois, et d'une sincérité totale. Un beau jour de juillet 2017, Jeanne Pham Tran, des Éditions des Équateurs, tombe sur son blog. « J'ai été captivée par son côté brut de décoffrage, raconte l'éditrice. Je l'ai contactée, elle se trouvait aux Caraïbes, nous avons longuement parlé par Skype. J'ai trouvé son histoire passionnante. Son enfance fracassée, son métissage, cette inadaptation au monde. Tout ça m'a beaucoup touchée. »

Dans le livre* publié en juin, Sarah Gysler résume : « J'ai raté avec brio chaque étape de la to-do list que la société nous impose. Statut social : aucun. Profession : voyageur, ça compte ? » Elle raconte tout de son parcours initiatique. C'est parfois

« J'ai raté avec brio chaque étape de la to-do list que la société nous impose »

poignant, souvent piquant, toujours charmant. Pas exactement un récit de voyage – ce genre l'ennuie, sauf Jack London, qu'elle vénère comme Stefan Zweig et Virginia Despentes. Plutôt une chronique d'apprentissage où la boulingueuse entre-mêle avec force son histoire et ses réflexions intimes sur le monde adulte, la surconsommation, l'ennui, le sexisme, l'identité, le déracinement. La lecture a pu être éprouvante pour ses proches. « J'ai pris un peu une baffe dans la gueule en découvrant certaines choses que je ne savais pas sur les difficultés de son adolescence », reconnaît son père, qui se dit néanmoins « très fier » et heureux que Sarah ait trouvé son chemin.

Quentin, son meilleur ami, avait lui « la crainte de la retrouver transformée » par cette expérience. « Mais non : quand elle revient de voyage, elle est exactement comme avant. » Elle continue donc de faire du stop (« J'aime bien. Il y a un partage, une énergie particulière »), de se contenter de ce qu'elle a, et de s'enrichir de rencontres. Elle prend soin de son bien le plus cher : sa liberté. « Je choisis ce que j'accepte ou pas, expose-t-elle. Si, parfois, je m'enchaîne à un projet parce qu'il m'intéresse – typiquement, le livre –, j'ai la clé du cadenas. Je peux repartir quand je veux. »

Des projets ? « J'en ai plein. C'est toujours le problème », dit-elle drôlement. Elle vient de partir à Istanbul pendant deux semaines avec un étudiant genevois qu'elle « ne connaissai[t] pas beaucoup, rencontré à l'une de [s]es conférences en Suisse ». Départ en stop, retour en avion – Sarah s'embourgeoise. Puis deux options : sillonner deux ou trois océans à la barre d'un voilier qu'« un ami d'ami » envisage de lui « léguer » ; ou traverser la Nouvelle-Zélande à pied, 3.000 kilomètres du nord au sud. Même pas peur. ●

PIERRE-LAURENT M

* « Petite », Équateurs, 190 p., 18 €.